65e ANNÉE (7e série) N° 5 3 FÉVRIER 1955

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'aspect social du problème de Dieu. — II. Les relations humaines dans l'industrie. — III. Les cadences de production. — IV. L'Heure H sera celle de la fin du Monde. — V. Terres habitées dans le ciel. — VI. L'Hippocampe et ses origines. — VII. Le royaume de Saba. — VIII. Jeanne d'Arc vue par un Anglais. — IX. Médecine nucléaire. — X. Les origines psychologiques du suicide. — XI. Le Problème du calendrier.

I

L'aspect social du Problème de Dieu

C'est dans les *Etudes* de janvier 1955 que nous trouvons ce titre, sous la signature du P. J. M. Le Blond. Ce qui a frappé l'auteur c'est le développement de l'athéisme social, parce que social ; c'est ce que nous appelons d'un terme douloureux et poignant « l'apostasie des masses ». Nous en sommes venus à une sorte de civilisation où l'humanité croit porter en elle-même ses valeurs, trouver dans son sein tout ce qui lui donne une raison de vivre, où des athées de bonne foi peuvent exister, et où des athées, lorsque parfois ils se sont convertis, ont porté témoignage « qu'on peut aimer les autres, en eux-mêmes et pour eux-mêmes, sans penser à Dieu ». Sans doute ce qu'on appelle l'amour, c'est-à-dire le penchant vers un autre, ou particulièrement d'un homme pour une femme, a toujours pu exister sans référence particulière à Dieu et même en opposition avec l'amour dû à Dieu. Mais de nos jours, il arrive que l'on aime les autres, « dans le dévouement à une collectivité, le sacrifice de soi à un parti. » Arnold Lund a bien dit : « pour être humanitaire, il faut être divinitaire ». Mais il paraît que cela n'est plus vrai et que désormais « la valeur des autres s'impose par elle-même ». C'est un philosophe catholique réputé, J. Maritain, qui étudiant *l'athéisme contemporain*, a pu écrire :

« Ici, nous nous trouvons en face d'une nouvelle espèce de pur amour mystique renonçant à tout espoir de rédemption personnelle ; en face d'une réelle abnégation, d'un réel dévouement et sacrifice de soi ; d'un désintéressement total et absolu, mais monstrueux, acheté au prix du soi lui-même. »

Une sorte de mystique se réalise dans cette abnégation, qui fait penser aux sacrifices des siècles lointains à la patrie, ou à des idoles nationales. Il y a là comme une réplique de la théorie de l'amour pur des quiétistes, selon lequel, tout retour sur soi est une impureté de l'amour. Notons que l'auteur de l'article ne croit pas à ce désintéressement total, car il écrit :

« Nous faisons ici, de parti pris, la part belle à cet athéisme social, en vue de dégager la base authentique dont il part pour la pervertir. *Mais il est bien entendu qu'en fait cette expérience valable de l'abnégation, cette reconnaissance authentique des autres peut se mélanger à une complaisance dans l'homme, qui rejaillit en orgueil sur chacun* »[1].

On aboutit à une sorte de déification de l'homme et à un orgueil collectif indéniable. De quoi s'agit-il en effet ? D'une déification de l'homme ; et cela n'est-il pas une folie ? Marx en vient là, à tout instant. C'est même le fond de sa doctrine. L'homme selon lui « se fait lui-même ». Il doit refaire la nature selon ses besoins ou son goût. Il finira par être le « démiurge de la nature ». Il semble qu'il y ait là un parti pris d'arranger les choses à sa guise. On néglige expressément le point de départ de tout, à savoir le fait de l'existence, de l'existence du monde, de l'homme lui-même. On ne se demande pas comment il se trouve là et pourquoi ? On ne remonte pas à l'origine des choses. On se donne la situation actuelle ; on est en admiration devant l'homme, devant ses découvertes, sa puissance, son aptitude croissante à transformer le monde, sans vouloir fixer son regard sur le fait même de l'origine et du monde et de l'homme. L'habitude des problèmes spécialisés a conduit beaucoup d'écrivains et de « penseurs » — si l'on ose employer ce terme — à ne plus considérer que le pouvoir transformant de l'homme, en détournant leur pensée du seul problème qui compte : celui de l'existence même.

C'est pourquoi le R. P. a mille fois raison de rappeler avant tout la nécessité de Dieu, pour expliquer le tout qui est sous nos yeux et nous expliquer nous-mêmes. Une fois qu'on a compris la nécessité de Dieu, qu'on a saisi que Dieu n'est pas seulement le réel par excellence, mais *l'unique surréel*, c'est-à-dire la source de tout le réel, on ne peut pas, « se débarrasser » de lui aussi cavalièrement que le font les athées contemporains.

« Dieu est affirmé par l'esprit au moment même où celui-ci prend conscience d'une finitude, d'une contingence, d'une limitation, et reconnaît du même coup l'existence absolue d'un Nécessaire, d'un Infini, d'un Etre qui soit sa propre cause, et la cause de tout ce qui ne trouve pas en soi-même sa raison d'être. »

[1] C'est nous qui soulignons.

C'est justement ce que nous avons voulu dire plus haut, en appelant Dieu le *Surréel*. Croire en Dieu, c'est du *surréalisme*, le seul qui soit légitime. Mais justement parce que Dieu est le Surréel en ce sens que tout notre « sous-réel » créé vient de lui, il est impossible que tout notre monde n'offre pas une liaison, une unité, une « société » des êtres. Le social vient de Dieu, est voulu par Dieu, se fonde en Dieu, tout aussi bien que l'individuel. Tout ce que nous trouvons de social dans l'humanité, nous ne pouvons que le « sublimer » — en passant à la limite de perfection infinie — pour l'appliquer à Dieu. Nous l'appelons *Père*, parce que le titre de père est le premier des « liens sociaux ». Nous disons : Dieu est Amour, parce qu'il n'y a pas de vraie société humaine sans amour. Nous sommes bien loin de la pensée de Taine qui ne voulait voir en Dieu que « l'axiome éternel qui résonne au sommet des choses ». Dieu n'est pas seulement « au sommet des choses ». Il est au cœur de toutes choses. Tout ce que nos rapports sociaux nous font découvrir trouve ou doit trouver sa justification, mieux que cela, sa source, sa raison d'être, son prix, sa valeur, en Dieu même.

L'auteur examine la question de savoir si l'homme « solitaire », qui n'aurait rien de social, pourrait avoir une idée juste de Dieu. Et il montre que cela lui serait bien difficile. En tout cas, il ne pourrait aller jusqu'à la plénitude de sens divin que le « fait social » nous suggère.

Et à ce point de son exposé, il écrit :

« Allons plus loin encore : la société et les autres ne constituent pas seulement la condition d'une saisie des vérités et des valeurs ; ils se révèlent comme « la » valeur supérieure et concrète. »

On n'arrive pas réellement à aimer de pures abstractions, l'amour n'existe vraiment qu'entre des personnes. Mais nous n'avons vraiment l'idée des « personnes », que dans et par la vie sociale. On peut même dire que la base de l'esprit social consiste à reconnaître et à respecter et aimer les « personnes », à ne jamais les confondre avec des *choses*, à ne jamais en faire des *moyens*, mais des *fins en soi*.

« L'homme, écrit le P. Le Blond, est donc pour l'homme la condition de la connaissance de Dieu, de sa connaissance concrète et de son amour, « image de Dieu » alors que les autres créatures n'en portent que des « vestiges », l'homme est cette image de Dieu non seulement en lui-même, dans sa nature spirituelle, mais il l'est pour les autres et nous avons besoin de cette image pour nous élever à l'Autre absolu. »

Le danger, c'est qu'au lieu de pousser jusqu'à Dieu, « source de toute société, de toute paternité, de toute fraternité », on s'arrête à l'étape inférieure, en se donnant à soi-même, par un coup d'état philosophique, la fraternité humaine toute faite, sans la paternité divine !

Et c'est précisément « cet arrêt aux valeurs humaines et ce refus de les dépasser qui constitue l'athéisme moderne ». Assurément, l'humain, dans son état actuel, déçoit. Mais on se réfugie dans l'avenir, et on le divinise ainsi à bon compte ! Le socialisme athée n'est devenu athée que par un arrêt, un refus, une erreur. Il part d'une idée juste, mais d'une idée tronquée, d'une branche coupée de l'arbre qui doit la porter et la nourrir. Concluons avec l'Evangile, que « le second commandement : tu aimeras ton prochain comme toi-même, est semblable au premier, tu aimeras Dieu de tout ton cœur... » En d'autres termes, comme l'a déjà fort bien montré le P. Daniélou, dans les *Etudes* en décembre 1953, « C'est la relation à Dieu qui donne seule à la charité sa dimension ».

II

Les relations humaines dans l'industrie

On pourrait croire que Ph. Laurent, en traitant, dans la *Revue d'Action populaire* de janvier 1955, le sujet que nous venons d'inscrire en tête de ce paragraphe, ait voulu appliquer à la pratique l'article précédent des *Etudes*. Mais il est clair qu'il s'agit d'une simple coïncidence, facile à expliquer par la gravité et l'urgence du problème social.

« Il peut paraître étonnant, écrit l'auteur, qu'il ait fallu 150 ans de vie industrielle pour découvrir que les hommes qui travaillaient côte à côte, chaque jour, étaient faits pour entretenir des « relations humaines ».

C'est bien là, en effet, le drame de l'ère industrielle. Le matérialisme qui se trouvait à la base des découvertes modernes et de leur application dans l'industrie, avait tout envahi. Notre civilisation se grisait de réalisations matérielles, sans s'apercevoir qu'elle broyait l'homme, qu'elle le rapetissait, le réduisait, à n'être qu'un *rouage*.

On a peine à croire que quelqu'un ait pu écrire en 1932 — ce n'est pas vieux :

« La sidérurgie est l'art de transformer le minerai de fer en billets de banque ; et nous pouvons sans crainte généraliser et dire que l'industrie est l'art de transformer les matières premières en billets de banque. Cette définition n'est pas une simple boutade, elle résume sans exagération, la raison d'être de l'ingénieur. »

Plus récemment, en 1953, même son de cloche :

« Les usines sont construites pour gagner de l'argent ; il ne faudrait pas l'oublier, sous prétexte de réalisations sociales. D'ailleurs les réalités économiques et financières se font cruelles lorsqu'elles sont dédaignées. »

Tout n'est pas faux dans ces énoncés. Mais il semble que le point de vue financier — important, capital si l'on veut — ne soit cependant pas le principal. S'en tenir au côté financier, au bilan ou à la trésorerie, sans mentionner « l'homme au travail », sans parler des relations sociales, c'est une lacune grave.

Cette première conception, qu'on peut appeler surtout *financière* n'est pas très éloignée de la conception purement *économique*, dans laquelle on met l'accent non plus seulement sur « les billets de banque », mais sur la *productivité*, sur le *rendement*, sur les *records de production*. Dans cette conception, comme dans la première, quelle est la place de l'homme ?

« Il se range à côté des autres facteurs de production : machines, matières premières, etc... On ne lui demande qu'une chose : produire. »

Lorsqu'on fera visiter une usine, on attirera l'attention du visiteur sur la modernité des machines, sur leur rendement, ce ne sera que subsidiairement qu'on regardera les hommes qui sont là !

Troisième conception : celle d'un Ford, par exemple, alors que la précédente était celle de Taylor : il faut tenir compte *aussi* de l'homme. C'est du reste à ce prix que la production elle-même pourra

monter. On s'inquiètera donc de la durée du travail, on fera une étude des pauses, des rythmes, de la fatigue, de l'environnement, etc. Au lieu d'une conception toute mécanique, on aura une conception plus humaine : mais le souci de la production reste prédominant. C'est *pour* qu'il produise mieux, qu'on soigne le rouage humain : « l'homme n'est qu'un travailleur, on réclame de lui un travail bien fait, rapide et attentif ; on le juge et on le paie pour cela. Tout son lien avec l'entreprise est épuisé dans le rapport travail-production-salaire. »

Dans une dernière conception, on s'attache avant tout à l'homme. Il est clair que c'est la conception à développer, à approfondir. On y travaille, certes. Les sciences de l'homme sont à l'honneur : psychotechnique, psychologie, sociologie, etc. On précise des données d'application concrète :

« — l'accueil du nouveau dans le groupe ;
— l'information par le journal d'entreprise, l'affichage des résultats, etc. Il faut que tout soit, ou du moins paraisse, transparent comme dans une maison de verre ;
— la formation des cadres, ingénieur et spécialement maîtrise, de qui dépend principalement le climat humain des ateliers ;
— l'organisation des contacts entre les divers échelons hiérarchiques ou au niveau des mêmes responsabilités, etc. »

La hiérarchie catholique en France, dans sa déclaration du 28 avril 1954, a recommandé cet état d'esprit, dans les termes suivants :

« Les dirigeants de l'économie doivent étudier et promouvoir les réformes de l'entreprise, exigées aujourd'hui, tant par l'évolution des esprits, que par les conditions nouvelles de la production, en vue d'associer plus directement, *par des relations plus humaines*, les ouvriers à l'entreprise. »

Mais il s'agit de s'entendre : des « relations plus humaines », c'est-à-dire des contacts, établis dans la cordialité ou se servant de l'information diffusée, ne seraient qu'une hypocrisie, si *la justice* n'était avant tout observée. Or, il y a toujours des progrès à faire dans ce domaine-là. « Nos normes de justice sont toujours à réviser ». La première attitude de fond à posséder, de la part des dirigeants économiques, du patronat en somme, c'est « une passion inquiète de justice », une passion « qui ouvrira les yeux sur ses conditions de vie (de l'ouvrier) — salaire, logement, etc. — et engagera une action positive — allant s'il le faut jusqu'aux réformes de structure — plus valable que les bonnes paroles et une poignée de mains. »

Et c'est ici que doit entrer en jeu « l'esprit chrétien ». Toute la mission du Christ a consisté à *rapprocher les hommes pour les conduire tous à Dieu*. Et par là nous rejoignons l'article précédant des *Etudes* : « *le sens social de la foi en Dieu* ». Le Christ est venu vaincre l'égoïsme, le mauvais fond qui est en nous, la nature humaine déchue et corrompue par le péché originel. Il est venu *unir* : unir les hommes entre eux et tous les hommes à Dieu.

Sans doute, c'est par l'union à Dieu qu'il faut commencer, car c'est en Dieu que nous trouvons ce sens de *fraternité*, qui devrait nous rassembler tous.

« Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés, a dit le Christ, ainsi vous devez vous aimer les uns les autres ». Pas de vraie religion, surtout pas de religion chrétienne, sans ce double amour : pour Dieu et pour le prochain.

Et S. Jean, simplifiant encore, a été jusqu'à dire

« Si quelqu'un dit : « j'aime Dieu » et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur ; comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (I Jo., IV, 20).

On peut donc dire en toute vérité que « le Christ est venu nous révéler une technique de relations humaines, la seule valable : *l'Amour.* »

On sait bien que ce mot est souvent, trop souvent mal compris, déformé, rapetissé, dans le langage courant, quand il n'est pas complètement souillé. Mais il faut, dans la conception chrétienne, lui rendre son sens noble, qui est son sens vrai. C'est ce que le Christ a fort bien indiqué en disant du second commandement : il est semblable au premier : l'amour que nous devons avoir pour le prochain est semblable à celui que nous devons avoir pour Dieu : il faut le mieux connaître, il faut s'intéresser à lui, le respecter, vouloir son bien, avant tout lui faire en toute justice ce qu'on voudrait qu'il nous fît, s'il était à notre place et nous à la sienne. Il ne s'agit donc aucunement d'une sorte d'amour protecteur et condescendant, de ce que l'on appelait « le paternalisme », mais de s'établir avec ceux qu'on aime « dans cette égalité d'une même dignité de fils de Dieu ».

Mais nous pouvons et devons aller plus loin encore, à la suite du Christ, à savoir jusqu'à une prédilection des petits, des humbles, des pauvres. Comme le dit, en concluant, notre article :

« S'essayer à cette attitude opposée à toutes les conventions humaines et qui paraît un peu folie — mais le Christianisme n'est-il pas folie de la Croix ? — c'est établir des relations humaines, selon l'esprit du Christ, et cela va loin [2]. »

III

Les cadences de production

C'est dans le même n° de la même *Revue de l'Action populaire* que l'on trouve, sous les signatures énigmatiques : M. B. et H. S., l'article intitulé : *Les cadences de production sont-elles humaines ?*

Comme on le voit, nous restons dans le même domaine de pensée, mais en allant de plus en plus vers le réel quotidien, vers l'application pratique.

Il s'agit surtout du travail à la chaîne. G. Friedman en distingue de deux sortes : *la chaîne tendue :* tension des ouvriers, visages crispés, gravité de l'expression, etc., et *la chaîne sociale*, où les ouvriers travaillent à leur rythme naturel, d'une façon à la fois automatique, mais détendue. Mais ces secondes chaînes, dit-on, restent très rares ! La tentation constante du chef d'entreprise, c'est le rendement, la productivité. La tentation parallèle chez l'ouvrier est de se considérer comme une machine lui-même, pliée à la loi des cadences. La cadence qu'il soutient et qu'il songe à améliorer,

[2] Il est curieux de constater que dans son roman récent *Les Aristocrates*, Michel de St-Pierre présente un jésuite, appartenant à la famille d'aristocrates qui est mise en scène, et que ce jésuite a exactement les opinions que nous venons de rencontrer.

les heures supplémentaires, cela représente pour lui un salaire plus élevé, donc un peu plus de bien-être pour sa famille, pour ses « petits », pour lui-même. Que de fois n'a-t-on pas entendu des ouvriers gémir sur la diminution des *heures supplémentaires*, qui sont mieux payées que les autres !

Les auteurs de notre article ont interrogé deux ouvrières : l'une travaillant aux pièces, l'autre à la chaîne. Il ne s'agit pas de critique mais d'analyse objective d'un état d'âme.

1° *Travail aux pièces.* — Ici, c'est le rendement qui importe. Pas de chaîne, pas de tapis roulant, pas de machines même. Le bureau des Méthodes a précisé ce qu'il appelle le « Taux-Minute ». Il est calculé de façon à ce qu'une ouvrière qui l'applique durant 60 minutes gagne 130 fr. de l'heure. Il y a bien une tolérance de 5 minutes, mais l'ouvrière qui passerait régulièrement ses bons de cadence à 55 minutes par heure serait en grand danger d'être « avertie » et aurait peu de chance de rester dans l'entreprise.

Mais les ouvrières en général l'atteignent sans trop de peine. Seulement, 130 fr. par heure, c'est peu et il faut chercher à améliorer ce salaire-minimum. On va donc s'efforcer de faire en 60 minutes, le rendement de 80, 90, 100 et 110 « taux-minutes ». Les ouvrières sont donc talonnées par le souci de la vitesse. On les voit constamment le carnet en main, supputant ce qu'elles ont gagné sur la commande qu'elles viennent de finir.

Une phrase banale dans l'usine est la suivante :

« J'ai 220 minutes, il faut que je les fasse en 2 h. et demie ». Or 2 h. 1/2 ne font que 150 minutes !

Quand les ouvrières n'arrivent pas à un « bon » rendement, c'est-à-dire supérieur au minimum établi par le bureau, le patron se rassure avec des explications comme les suivantes : fatigue passagère, déboires sentimentaux, caprices... En un mot : *féminité !*

En fait, les normes sont établies surtout en fonction du prix de revient. Et il n'en peut être autrement. Il s'ensuit que certains travaux mal tarifés au départ sont plus ou moins payants. Que de fois l'ouvrière, consultant sa montre et son carnet, se dit : « Quelle quinzaine je vais me faire avec ça ! » Dans cette préoccupation constante, il faut ajouter que les ouvrières, qui auraient droit à un peu de détente, de temps à autre, en vertu du règlement de la maison, n'en prennent pas ou guère, car, disent-elles, ce sont elles qui paient les frais, puisque le rendement est dimnué d'autant et le salaire aussi !

On est bien obligé de constater, comme dit notre article, « une contamination de l'esprit de lucre si caractéristique d'une économie fondée sur le seul profit ». La concurrence du reste joue à l'atelier, entre les ouvrières :

« Germaine, elle dit qu'elle les fait en six heures ! Quelle crâneuse, on va lui en f... des six heures ! » Et Jeannine qui raconte cela aux autres avec indignation ne manque pas d'ajouter : « C'est pour faire du tort aux autres : elle est jalouse ! » Jeannine s'active, s'énerve, se tend de toutes ses forces sur son travail, puis, d'un air indifférent, comme si cela n'avait aucune importance, elle passe près de Germaine et lui demande : « Combien que tu mets maintenant ? Moi, le dernier, j'ai mis 5 h. 3/4. »

Les cadences sont donc truquées par la passion « Il y a les *Cadences-Rivalités*, les *Cadences-Sportives...* Il y a, et c'est le plus commun, les *Cadences-Salaire* ». Il s'agit de « faire du boulot », parce que cela représente des vêtements, un mois de nourrice pour le petit, le loyer, un petit voyage durant le congé payé !

Mais voici une autre usine. Ici, c'est le travail à la chaîne. Il a été étudié par les spécialistes des bureaux de méthodes. Lors du lancement d'une nouvelle chaîne, chaque ouvrière doit s'entraîner à faire les gestes requis dans le temps voulu. Puis à mesure que l'habitude se développe, la cadence s'accélère pour atteindre le niveau prévu au bureau et qu'on appelle « normale ». Les ouvrières n'aiment guère ce système. Elles le ressentent comme un attentat contre leur personnalité. Là elles sont bien réellement esclaves de la machine. Et surtout la surveillance étroite de la contremaîtresse qui contrôle les gestes de chacune, a le don de les exaspérer. Elles prétendent qu'elles travailleraient mieux ou aussi bien sans la chaîne ! En théorie pourtant, le travail à la chaîne se comprend. Mais que d'erreurs peuvent y être commises, dans lesquelles ce sont les ouvrières qui sont victimes. Ainsi les chronométreurs chargés de calculer le temps nécessaire pour le geste à accomplir ne font pas entrer en ligne de compte que le même geste répété durant 9 heures ne peut pas être soutenu à la même cadence, celle du début. Ou bien encore la direction place la « normale » trop haut, de façon à ce que les ouvrières n'y puissent arriver, ce qui permet de ne les payer que sur la base du salaire minimum appelé salaire de base. Dans la pratique on atteint la plupart du temps sans trop de peine la cadence jugée normale. Mais si l'on veut faire une bonne *quinzaine*, il faut dépasser la normale. Alors on « en met un coup », on se dépêche, on néglige les précautions exigées pour éviter les accidents. Et les accidents arrivent : une ouvrière a un doigt emporté par la machine : « Je travaillais vite... je ne me rendais pas compte. J'étais comme la machine. C'est seulement quand j'ai vu mon doigt coupé qui s'en allait sur le plateau, que j'ai réalisé que c'était une partie de mon corps qui s'en allait... »

Il arrive aussi que la vitesse obtenue ainsi est prise pour normale ! Voici un cas frappant : dans une usine travaillant aux fournitures militaires, on débute par 10 cartons à l'heure, puis 11 et 12. Un jour on demande du 13 à l'heure. Toutes les ouvrières protestent, se mettent à pleurer. C'est un spectacle désolant à voir. La direction insiste et déclare : « les cadences doivent arriver à 19 cartons à l'heure ! »

Désespérées, les ouvrières décident de faire grève et restent trois semaines sans travailler. La direction enfin les reprend, en déclarant qu'on leur fera confiance, qu'on ne les contrôlera plus. Le travail reprend, mais comme l'argent a fondu à la maison pendant la grève, les ouvrières veulent se rattraper. Elles exagèrent, elles s'épuisent, elles trichent sur la qualité, mais elles arrivent à faire 25 cartons à l'heure ! Alors, la direction saisit la balle au bond et prend la cadence de *20 cartons* comme « normale ». Ainsi, on avait fait grève pour éviter les 19 cartons, et on en était réduit à accepter 20 cartons !

Ces exemples montrent bien que le problème des cadences a bien besoin d'être étudié non seulement par des techniciens, mais par des sociologues coopérant avec les ouvriers eux-mêmes. Il est nécessaire que partout le « rythme » du travail reste « humain », c'est bien la moindre des choses !

IV

L'Heure H sera celle de la fin du Monde

Nous venons de parler d'un travail « humain ». Hélas ! ce n'est pas seulement à l'usine que nous rençontrons « l'inhumain ». M. Jules Moch lance un terrible cri d'alarme, dans la revue *Science et Vie* de décembre 1954, et son article a pour titre : *L'Heure H sera celle de la fin du monde.* Par une rencontre étrange, au moment même où j'écris ces lignes, la radio annonce qu'on a demandé au célèbre savant atomiste Robert Oppenheimer s'il est vrai qu'on est d'ores et déjà en possession des moyens de détruire l'humanité : « Pas tout à fait, a-t-il répondu, mais nous possédons les moyens de détruire une si grande partie de l'humanité qu'on peut se demander si le reste pourra avoir une vie humaine. » Et la radio ajoute : il fait ainsi allusion aux effets encore mal connus des explosions nucléaires sur la génération humaine. Mais revenons à l'article de Jules Moch, délégué de la France à l'O.N.U.

Il déclare sans ambages que l'humanité vient d'entrer sans s'en douter dans une ère nouvelle. On parlait depuis Hiroshima, en 1945, de l'*ère atomique.* Mais cette ère serait déjà dépassée. Depuis 1952 en Amérique et 1953 en Russie, nous sommes entrés dans l'*ère thermonucléaire.* Entre la bombe de 1945 et celle de 1952, il y a plus qu'une différence quantitative. La situation est totalement changée. En effet :

— 1° La bombe atomique n'anéantit ni toute une armée, ni tout un peuple. Il aurait fallu en posséder un stock très imposant pour arriver à un tel but ; par exemple, il aurait fallu couvrir la France de 6.000 bombes atomiques de 1945, pour la détruire entièrement. Or, le stock total de ces bombes ne doit pas dépasser 3.000 à l'heure actuelle. Donc, la peur des représailles suffisait dans cette ère dépassée, pour empêcher la guerre, puisque l'on ne pouvait anéantir l'adversaire par surprise.

— 2° Mais la bombe thermonucléaire a au contraire, du premier coup, un effet décisif. Plus de représailles à craindre, car l'adversaire est frappé à mort du premier coup.

> « Le premier des belligérants, écrit M. Moch, qui utilise l'arme en question en quantités suffisantes peut vaincre sans risque de riposte, faute de combattants survivants en face de lui. »

Ici encore donnons des chiffres : au lieu de 6.000 bombes pour détruire un pays comme la France entièrement, il suffirait de 15 bien placées. Pour plus de précision, l'article est accompagné d'une carte indiquant les points d'impact sur la France. Nous pouvons bien les donner ici, il n'y en a que 15, qui sont, du nord au sud : Beauvais, Argentan, Châlons, Pontivy, Orléans, Epinal, Nantes, Riom, Dijon, Périgueux, Chambéry, Mende, Mont-de-Marsan, Castres, Digne. On ne peut prévoir, il est vrai, aucune raison qui ferait de la France un pays visé particulièrement. Il est probable, au contraire, que les pays visés en premier lieu seraient la Russie et les Etats-Unis. Un bien plus grand nombre de bombes H seraient nécessaires pour détruire entièrement l'un ou l'autre de ces Etats. Mais il n'en faudrait pas beaucoup pour les réduire à l'impuissance.

Nous ne parlons jusqu'ici que des effets *directs.* Mais les effets *indirects,* dus aux résidus, c'est-à-dire aux cendres des explosions, sont difficiles à calculer. Nous avons l'exemple des marins japonais du « Dragon bienheureux », atteints le 1^{er} mars 1954 par les cendres d'une explosion d'essai à Bikini. Ces marins se trouvaient à environ 150 km du lieu de l'explosion, soit la distance de Paris à Dieppe. Des 23 hommes qui ont été soignés par tous les moyens connus, un est mort en septembre, après six mois de souffrances atroces, 14 demeurent à l'hôpital dans un état grave, et 8 seulement sont sortis guéris, le 8 mai, soit après six semaines de traitement. D'autre part, on a beaucoup parlé de plancton marin et de poissons radio-actifs, de pluie radio-active. Il est admis qu'aucune région du globe ne peut être entièrement soustraite aux effets indirects des explosions, car il suffit d'un vent continu pour amener des cendres radio-actives dans n'importe quel coin de la planète. De tout cela il découle, toujours selon M. J. Moch, que la capacité de destruction de l'homme a fait, en 1952, un tel bond que, d'ores et déjà, existent les bombes thermonucléaires dont le nombre serait suffisant à anéantir les plus puissantes nations.

Qu'on ne se fasse pas illusion, sur la possibilité d'une protection. On aura beau creuser des caves, elles ne serviront de rien. La dernière bombe, de Bikini, a éclaté au sommet d'une tour de 50 m. de hauteur. Or, elle a « enfoncé » le sol — comme un coup de poing défonce un chapeau melon — jusqu'à une profondeur de 50 mètres, en créant *par son seul souffle* un entonnoir de 1600 mètres de diamètre. Faudra-il engloutir des centaines de milliards, pour créer des abris qui ne serviront à rien ? D'autre part, il a été établi que les chaînes de radars créées à grand frais pour déceler les arrivées de bombes lancées de loin, par fusées téléguidées, ne pourraient pas avertir plus d'une demi-heure avant l'explosion de la bombe annoncée. Que pourrait-on faire en une demi-heure, même en supposant que les opérateurs de radars soient avertis ? Il faudrait donner l'alarme à tout un peuple, se précipiter dans les abris. Quelle cohue ! Il périrait plus de monde peut-être étouffé et piétiné dans cet affolement que par la bombe elle-même.

Ici, je rencontre sous la plume de M. Moch une expression frappante. Il m'est arrivé, dans mon livre *L'Actualité de Satan,* de citer une phrase de Romano Guardini qualifiant notre civilisation de « démoniaque », en raison de la puissance démesurée qu'elle a conquise. Or, c'est le même mot qu'emploie M. Moch :

> « L'invention *démoniaque* a une autre conséquence que nous nous bornons ici à mentionner, sans la développer : si la mise à l'abri des civils est impossible en cas d'agression thermonucléaire, celle des armées ne l'est pas moins. Une douzaine d'engins, éparpillés sur l'une des deux Allemagnes, suffirait à ôter toute valeur militaire aux rescapés des armées bombardées et radioinfectées. »

Il s'ensuit que la proportion du nombre des divisions dans un camp ou dans l'autre n'a presque plus d'importance. Tout notre système militaire deviendrait d'un coup désuet et inefficace. Tout, en vérité serait donc à repenser dans la politique des Etats, sous le signe de ce qui, pour chacun devrait être une évidence, si l'humanité veut survivre. L'auteur annonce qu'il va publier sur ce point un livre, qui aura le titre assez éloquent : « *La Folie des Hommes* ». Mais j'espère qu'il soulignera de nouveau ce que tout cela offre de *démoniaque*. Il est vrai qu'en terminant il se borne à faire appel à ce qu'il nomme la « loi philosophique ». Cette loi qu'il compare à la loi de Lenz, dans le domaine électrique, est une loi d'équilibre mondial : toute action dans un sens appelle une action en sens inverse. J'ai plus d'une fois indiqué ce que j'appelle la loi de *balance mystique* de l'univers, loi révélée à Abraham, quand on lui a dit que *dix justes auraient suffi à sauver Sodome. Avons-nous les dix justes?* Tout le problème est là !

V

Terres habitées dans le ciel

Si la terre disparaissait, ou du moins si toute vie y était supprimée, cela signifierait-il que toute vie humaine ou analogue à cette vie aurait disparu du monde créé ? Dans le même n° de *Science et Vie*, on donne réponse à cette question, sous le titre suivant : *L'Astronome Fred Hoyle assure : Le Ciel fourmille de terres habitées.*

A dire vrai, il n'en sait rien, et il sait bien qu'il n'en sait rien. Mais d'abord qui est Fred Hoyle ? Nos lecteurs le connaissent déjà. Fred Hoyle est, avec Raymond-Arthur Lyttleton, le chef de la nouvelle Ecole astronomique de Cambridge. Un porte-parole de cette école a exposé les conclusions auxquelles on y est arrivé, dans un récent Congrès britannique pour l'avancement des sciences. Son exposé a provoqué de violentes discussions de la part des astrophysiciens. Cette Ecole, en effet, opère ou tente d'opérer une véritable révolution, dans la théorie générale de l'origine des mondes.

La nouvelle cosmogonie part d'une découverte très récente mais très importante ; à savoir que *l'espace n'est pas vide*. Il a même fallu récemment reviser toutes nos mesures de distance des étoiles en raison du fait que la lumière qui nous vient des espaces intergalactiques est ralentie par la quantité formidable de gaz qu'elle trouve en cours de route. De ce fait, on estime que nos calculs sur la dimension de l'univers étaient trop petits *de moitié* et que le télescope géant du Mont Palomar porte à une distance double de ce qu'on croyait d'abord, soit 2 milliards d'années-lumière au lieu d'un seul.

Donnons des chiffres — très approximatifs évidemment — : les espaces interstellaires sont si vastes que le gaz très raréfié qui s'y trouve dépasse tout de même en poids toute la somme des étoiles de notre galaxie. Et l'espace entre les galaxies est lui-même rempli d'un gaz encore plus raréfié, au point qu'une boîte d'allumettes n'en doit contenir qu'un seul atome — il s'agit d'hydrogène. Mais ces espaces intergalactiques sont si immenses, que la quantité totale de matière qui s'y trouve éparse est 1000 fois plus grande que la quantité totale de toutes les galaxies réunies.

Et sur ces bases, voici les conclusions de l'Ecole de Cambridge.

— 1° La véritable matière première de tout l'Univers, c'est ce gaz hydrogène partout répandu.

— 2° C'est cet hydrogène qui explique toute l'évolution des galaxies, la naissance, le mouvement, la vie des étoiles. C'est la condensation progressive des gaz capturés par les tourbillons se dessinant au sein du gaz primitif, qui rend compte de tout.

— 3° Il ne peut plus être question de ce que le chanoine Lemaître, de l'Université de Louvain, croyait avoir démontré : l'existence d'un *atome primitif*, contenant toute la matière de l'Univers, puis éclatant, sous une chiquenaude du Créateur, et projetant dans l'espace des morceaux de l'atome, qui, animés de vitesses différentes auraient constitué toutes nos galaxies. La Terre et les autres planètes seraient une conséquence de cet éclatement de l'atome primitif.

— 4° A la place de l'hypothèse du chanoine Lemaître — et non Lemaire, comme il est dit dans l'article — hypothèse lancée en 1927 — et approuvée par Eddington, en 1930, l'Ecole de Cambridge a forgé la suivante. L'Univers est stable en ce sens qu'il ne vient pas d'une explosion. Il est constamment accru par une *création continue* de gaz hydrogène semblable à celui qui lui a donné naissance. Cette création continue, selon l'Ecole de Cambridge, doit rendre compte de ce qu'on appelle la fuite des nébuleuses. Au rythme actuel de l'expansion de l'Univers, il suffit de la création d'un atome nouveau d'hydrogène par 100 millions de mètres cubes et par seconde, ce qui correspond approximativement au poids de 30.000 étoiles, pour expliquer tout ce que les astronomes ont appelé la fuite des nébuleuses. Evidemment cette idée de création continue fait sourire la plupart des astrophysiciens des autres écoles. Toute idée de création du reste continue à être étrangère à la science, selon beaucoup de physiciens. Mais un membre de l'Ecole de Cambridge a déclaré en 1950 :

« On ne peut pas dire ce qu'est cette création, car, si on pouvait le dire, ce ne serait plus une création. »

En d'autres termes, si on pouvait dire d'où sort cette matière nouvelle, ce ne pourrait pas être une matière créée, une matière nouvelle. Il y a un opérateur voilé derrière tout notre Univers. Même en supposant qu'il n'y ait eu qu'*une seule création*, faite une fois pour toutes, on ne l'explique pas davantage scientifiquement. Il faut recourir à la métaphysique, à la théodicée. Et dans ce cas, il n'y a aucune raison sûre de dire que Dieu n'a créé qu'une fois et qu'il ne crée plus. La théologie chrétienne admet et même enseigne qu'il crée sans cesse les âmes. Pourquoi ne créerait-il pas aussi bien des atomes d'hydrogène ?

Mais il faut en venir à ces millions ou milliards de « terres habitées ou habitables » dont nous parlions plus haut. Fred Hoyle et son école estiment que notre planète ne peut pas être un morceau de notre soleil car le soleil contient à peine 1 % d'éléments lourds et 99 % d'hydrogène et d'hélium. La thèse de Cambridge est donc la suivante : il y a quelques milliards d'années, le Soleil était accompagné d'une étoile jumelle, qui gravitait autour de lui. Il y a du reste près de la moitié des

étoiles de la Voie lactée qui sont ce qu'on appelle des systèmes binaires. Cette étoile jumelle de notre Soleil ayant capté une quantité excessive d'hydrogène interstellaire a fait explosion. Ceci n'est pas une invention. Les astronomes admettent que les explosions d'étoiles se produisent régulièrement au ciel : c'est ce qu'on appelle les *supernovæ.* En quelques jours, ces étoiles libèrent autant d'énergie-lumière et chaleur que le Soleil en 100 millions d'années. Elles brillent autant à elles seules que toutes les étoiles de leur galaxie. On a émis l'hypothèse que l'étoile des Mages n'avait été que cela : la naissance d'une *supernova.* Les Chinois ont observé le même phénomène en 1054. Dans la Voie lactée, on croit qu'il se produit une explosion tous les deux ou trois cents ans. Comme on estime à 4 milliards l'âge de nos plus vieilles étoiles, il s'en serait produit donc au moins 10 millions, dont la moitié frappait des systèmes binaires. Donc 5 millions au moins de ces explosions sont si analogues à celle d'où est sorti notre système planétaire, que Fred Hoyle est porté à supposer qu'au moins un sur cinquante de ces systèmes éclatés doit contenir des « terres habitables », ce qui fait 100.000 terres possibles dans notre seule galaxie et environ 10 milliards dans l'ensemble de l'Univers ! Tout cela est très hypothétique. Mais il est certain que l'ensemble de cette théorie est l'objet de discussions passionnées de nos jours, qu'elle a beaucoup de partisans et encore plus d'adversaires. Mais elle n'en constitue pas moins un bel effort de systématisation de tout ce que nous savons ou croyons savoir en astronomie. Terminons par cette boutade typiquement anglaise et « cambridgienne » de Fred Hoyle :

« Personnellement, je me demande si, quelque part dans ces galaxies, il y a une équipe de cricket capable de battre les Australiens ! »

Demandons-nous plutôt s'il existe une planète qui ait eu la visite d'un Dieu incarné comme la nôtre !

Je me borne à signaler, dans le même numéro un exposé intéressant des résultats de l'enquête retentissante de l'*American Cancer Society* — Société américaine du Cancer. Ces résultats tiennent en une phrase : « *Fumer abrège la vie de cinq ans* ». J'ai dit cela à un fumeur, qui m'a répondu : « Je n'en suis pas à cinq ans près ! »

VI

L'Hippocampe et ses origines

L'article dont on vient de lire le titre se trouve dans *Science et Avenir* de décembre 1954, sous la signature de Pierre de Latil.

L'Hippocampe est l'un des êtres les plus étranges de notre monde. Son nom signifie : *cheval-chenille.* Il est en effet cheval par la tête, au museau pointu, par la nuque harmonieusement courbée, et chenille par la queue annelée, qui est capable de s'enrouler et de prendre les objets comme la queue d'un singe ou la trompe d'un éléphant. On en trouve dans certaines baies de la côte bretonne ou vendéenne et on les capture sans peine. J'en ai vu aussi au lac Averne, où les pêcheurs en font un modeste commerce à l'intention des touristes qui visitent Pouzzoles et les environs de Baïes.

L'hippocampe est une sorte de poisson, mais il nage debout, ce qui est un cas unique. Il faut remonter aux embranchements les plus primitifs, tels que les méduses, pour retrouver cette station verticale. Mais les méduses n'ont pas de tête. L'hippocampe, lui, en a une et très frappante, puisqu'elle ressemble à une tête de cheval. En se déplaçant, l'hippocampe garde sa station verticale. Ses nageoires pectorales battent si vite qu'on ne les voit qu'à peine. Sous leur impulsion, l'animal garde un aspect noble et majestueux, en sa petite taille. On l'appelle aussi « le cheval marin ». Les hippocampes nagent souvent en commun, par bandes comme de vieux camarades, qui se tiennent par le bras. Au repos, l'hippocampe cherche d'ordinaire appui sur le fond, ou sur un rocher. Il ressemble alors au « cavalier » dans un jeu d'échecs. Mais le plus communément, il enroule sa queue autour d'une algue. On a pu dire de lui que c'est un poisson « arboricole ». Il se nourrit de larves minuscules ou de petits crustacés.

On en connaît deux espèces : *Hippocampus guttulatus,* ce qui veut dire *tacheté* et l'*Hippocampus antiquorum,* qui est moins fréquent, plus petit, avec des yeux plus gros. Dans les mers d'Insulinde vit encore le *Phyllopteryx eques,* qui est aussi une variété d'Hippocampe. Mais ce dernier, par mimétisme, s'est recouvert d'appendices foliacés, qui le font ressembler à une algue.

Peut-on imaginer l'ascendance probable de ces êtres bizarres ? Notre article s'y attache et dit que les hippocampes sont l'aboutissement normal de poissons aux formes courantes. Il faut pour s'en rendre compte partir des épinoches, surtout des épinoches de mer. Celles-ci, en effet, sont déjà des poissons d'algues. Leur corps est très allongé, leur bouche forme déjà une sorte de museau, leur nageoire caudale, petite, ressemble à un pinceau qui serait planté au bout d'un long manche. La peau porte souvent des plaques osseuses, au lieu d'écailles. Des épinoches on passe naturellement aux syngnathes.

Le corps s'allonge encore, jusqu'à devenir serpentiforme. Les plaques osseuses deviennent la règle et forment une mosaïque. La bouche s'étire en tube, ce que signifie justement le nom de *syngnathes : « mâchoires soudées ».* Ces poissons, appelés parfois « vipères de mer » habitent les forêts d'algues et ce sont bien encore des poissons. Des syngnathes aux hippocampes, la transition est facile. Il suffit d'imaginer que la queue a été recourbée, enroulée, annelée.

Cependant, il y a chez les hippocampes une particularité effarante et aberrante : ce sont les mâles qui mettent au monde. Tout cela a été très bien mis en lumière par Louis Roule, dans son monumental ouvrage : *Le monde vivant des eaux.* Il y décrit les ballets nuptiaux, au cours desquels les sexes opposés se rapprochent, se font de gracieuses révérences, dansent ensemble et finalement s'accouplent. Les ventres se pressent, la femelle pond, sous la pression du mâle, les œufs sont expulsés, la laitance du mâle les féconde. Jusqu'ici tout est à l'unisson des autres poissons. Mais voici où commence l'inédit : où tombent les œufs ? Dans une poche marsupiale que le mâle porte et qui s'ouvre juste au moment voulu pour les recevoir ! La femelle, allégée, s'en va vers sa vie

ordinaire. Le mâle, alourdi, a tout le fardeau de la gestation. Il va porter de 200 à 300 œufs, qui vont grossir, qu'il nourrira de son sang par osmose. Les jeunes hippocampes éclosent dans la poche paternelle, et forment là une masse grouillante. Le père nage avec peine. Il donne des signes de fatigue évidente ; bientôt, il n'a plus la force de se déplacer. Il se met à faire des contorsions, pour se débarrasser, la poche enfin s'entr'ouvre, les alevins s'échappent et se montrent tout de suite très vigoureux et alertes. Mais au début, ils nagent horizontalement. Leur corps ressemble davantage à celui d'un poisson ordinaire qu'à celui d'un hippocampe. Ce n'est que peu à peu qu'ils adoptent la station « debout » et descendent, pour vivre sur le fond, s'il s'y trouve une forêt d'algues. Le processus selon lequel l'évolution de l'individu rappelle celle de l'espèce est donc ici très visible, tout comme chez les jeunes soles, qui sont d'abord des poissons à symétrie latérale.

Pour expliquer le rôle du père, chez les hippocampes, on signale des analogies : fréquemment chez les poissons c'est le mâle qui s'institue le gardien de la ponte qu'il a fécondée. Les *gobies*, que connaissent bien tous ceux qui pêchent à la ligne au bord de la mer, et aussi les *blennies* offrent des exemples classiques. Mais cela est encore plus frappant chez les épinoches, dont les hippocampes sont peut-être les descendants latéraux. Chez les épinoches, c'est le mâle qui fait un nid, pour la ponte. Il féconde inlassablement les œufs que plusieurs femelles viennent y pondre. Et c'est lui qui veille sur l'éclosion des œufs et sur le développement des alevins. En passant des épinoches aux syngnathes, on se rapproche encore des mœurs nuptiales des hippocampes. Non seulement le mâle y est le gardien des œufs, mais des œufs se collent à son ventre, qui porte un cordon muni de mucosité collante. Il y a chez eux différentes formes de « collage », et l'on se rapproche ainsi de plus en plus de la particularité signalée chez les hippocampes. Et l'on finit par s'expliquer cet accouchement du mâle, qui, à première vue, paraissait si extraordinaire. La nature, cependant, n'a pas retenu cette solution découverte par elle, dans un degré inférieur de l'évolution animale. Ce sont bien les femelles, aux échelons supérieurs qui ont gardé le monopole de la gestation. Et c'est sans doute mieux ainsi.

VII

Le royaume de Saba

C'est encore à la revue *Science et Avenir*, même numéro, que nous demanderons de nous parler du *Royaume de Saba*. Nous avons souvent entendu parler de la reine de Saba, et ce n'est pas toujours que nous situons aisément son empire ; mais cela n'est pas étonnant, car l'article de Pierre Scève, que nous allons résumer, a pour sous-titre : *La plus méconnue, la plus mystérieuse des civilisations antiques*.

Le royaume de Saba se trouvait en Arabie. Mais l'Arabie est vaste et encore mal connue. Elle a renfermé jadis de riches empires. Ne restons pas dans les terrifiants déserts de sable du Néfond et du Rob-al-Khali, mais dirigeons-nous vers le Yémen au sud-ouest de la péninsule arabique. Là se trouve ce qu'on a appelé « l'Arabie heureuse ». Le climat subtropical n'y demeure pénible que dans les vallées de faible altitude. A partir de 1.200 m., apparaissent des bouquets d'acacias, des tamaris, des figuiers, caroubiers, euphorbes cactiformes de 4 à 5 m. de hauteur, et enfin les *caféiers*. Au-dessus de 1400 m., tout est cultivé. Sans doute les habitants ont dû faire des travaux énormes de terrassement, comme chez nous, dans l'Ardèche par exemple. Mais ils ont conquis de la sorte des jardins bien irrigués et fertiles. Ces habitants sont de solides et farouches montagnards au teint clair, vêtus de bleu sombre, souvent montés sur de grands ânes blancs. Strabon nous assure que de son temps cette région était si féconde que les indigènes n'avaient qu'à laisser faire la nature et qu'ils vivaient dans la paresse et l'indolence !

Si nous parlons de Strabon, c'est que, jusqu'à ces dernières années, il était l'un des rares auteurs, avec Pline et Hérodote, qui nous fît connaître ce pays. Il existait bien, depuis Bonaparte, cet extraordinaire animateur, un Institut d'Egypte. En Mésopotamie, depuis 1843, on a commencé à exhumer les antiques cités accadiennes et sumériennes. En 1860, l'expédition de Syrie inaugura les fouilles sur les restes des cités phéniciennes Mais ce n'est qu'à une date récente que la région qui nous occupe s'est ouverte aux archéologues. En 1914, les services anglais du Proche - Orient ignoraient encore la longitude de Médine, ce qui est presque incroyable ! Et pourtant Médine est une ville sainte de l'Islam, connue depuis 1300 ans.

Certains précurseurs cependant s'étaient intéressés à l'Arabie : l'Allemand Karstet Niebuhr, d'abord, qui explora, vers 1761, la région du Yémen, et qui, seul, de son expédition, résista au climat, puis, en 1843, le Français Th. J. Arnaud, qui s'intéressait surtout à la botanique et qui, déguisé en Arabe, atteignit Mareb, ancienne capitale de la reine de Saba et y découvrit les ruines d'une digue formidable, qui devait commander toute l'agriculture de la région, à l'époque de Salomon. Il y copia 46 inscriptions, en déjouant la surveillance jalouse des indigènes, qui estimaient que la connaissance de ces textes serait le prélude à la domination étrangère.

Plus près de nous, un orientaliste français, 1827-1917, fut chargé d'une mission au Yémen, en 1869-1870. Il eut lui aussi à braver l'hostilité des indigènes mais il parvint à Mareb, et y copia, non sans peine, 686 inscriptions, ce qui permit enfin le déchiffrement de la langue du pays, appelée *langue himyarite*, qui était très proche de l'abyssin ancien et peu éloigné de l'arabe du Coran. Nous pourrions en somme l'appeler le *sabéen*, ce qui serait pour nous plus facile à retenir.

Il restait cependant à explorer un domaine bien plus mystérieux : le Rob-al-Khali, que M. Maurette a défini « le moins exploré du monde, infiniment moins connu que les pôles ». Là, les sables n'ont cessé de gagner. Ils recouvrent actuellement des régions qui furent jadis florissantes. En 1873, l'Allemand A. von Wrede, a essayé d'y pénétrer, mais il fut arrêté par les vagues de sables mouvants. En 1931, André Malraux, piloté par Corniglion-Molinier, a survolé, à bord d'un petit avion, des ruines à demi-enfouies sous les sables. Mais il ne put atterrir hors de portée des nomades qui entouraient ces ruines. S'il l'avait fait, il au-

it encouru le châtiment de la castration. Presque même moment, l'Allemand Helfritz abordait le men, découvrait les vestiges d'une capitale, mais issait son expédition dans une prison de l'iman cal.

En 1937, l'Anglais Bertram Thomas a réussi à rcourir la partie est du Rob-al-Khali, sans rentrer ce que ses guides lui avaient promis : une pitale ensevelie sous les sables, Onabar. Pas de sultat meilleur avec l'Anglais S. John Philby, nverti à l'islam et mué en cheik Abdalah. Il a pendant recueilli 8.000 inscriptions, qui s'ajount aux 3.000 connues avant lui, et qui sont à tude, principalement à l'Université catholique de uvain. En ce moment, les pionniers ont plus de ficultés que jamais, en raison de la division du ys et de l'anarchie qui y règne entre les Béuins. Les étrangers y sont mal vus et traités ec hostilité. Seuls quelques privilégiés ont réussi y poursuivre des recherches géologiques et entologiques. En 1944, le professeur Tawfik, recherant les aires de formation des nuées de sautelles, arriva sur les ruines de Ma'in, ancienne pitale, que seul Halévy avait pu atteindre, et il rapporta de précieuses photographies. Par con-, en 1949 et 1951, ce fut en vain que des grous puissants d'exploration financés par l'association américaine de l'Etude de l'Homme, tentèrent pénétrer au Yémen et d'y travailler. Ils durent tre en retraite précipitamment. En sens inverse, Français F. Balsan, avec des moyens réduits, a faire là-bas un fructueux voyage en 1953 et t y retourner, pour visiter le Balhau, province nord-est du Yémen.

De là, dit-on, les trois rois-mages, guidés par oile, seraient venus jusqu'à Bethléem adorer l'Ent-Jésus. »

De fait, dans l office de l'Epiphanie, la liturgie us fait répéter *Omnes de Saba venient, aurum thus deferentes*. Les mages ne venaient pas d'un ys pauvre, et ils n'avaient pas les mains vides. encens se recueillait au mystérieux *pays de unt*, qui groupait à la fois la côte des Somalis le sud-ouest de l'Arabie, et qui était un lieu de mmerce intense, au temps des Pharaons. Les éniciens échangeaient des armes et des parures, tre de l'or, de l'ébène, des parfums, du térénthe, de l'encens. Les inscriptions déchiffrées qu'ici font surtout connaître le royaume de 'in, dont l'histoire débute au XIIIe ou XIIe siècle nt Jésus-Christ. On a été surpris par la constaion suivante : la plupart du temps, il est quesn de *deux rois* à la fois, mais on s'est aperçu 'il s'agissait du père et du fils. Comme nos prers capétiens les habitants du royaume minnéen ient imaginé ce moyen d'assurer la succession trône.

a société minnéenne était fortement hiérarchi-. Le peuple était administré par de hauts foncnnaires royaux, les *kabir*. Les rois semblent ir été constamment assistés et limités par deux emblées représentatives, formés de nobles. Les ctions civiles se confondaient avec les fonctions igieuses, ce qui atteste le caractère fortement ocratique du royaume. Les prêtres, les *Amanaab* — auxquels sont joints des prêtresses, comdes sortes de vestales — ne se bornaient pas à exercer le culte, mais administraient les biens considérables qui étaient attachés aux sanctuaires. On y adorait la triade : Lune-Soleil-Vénus. La capitale, Ma'in, bâtie à l'abri des inondations de la mousson, sur une plate-forme, était une ville fortifiée, aux dimensions imposantes : 400 m. de long sur 250 de large. Elle était entourée d'un pays très fertile, mais que de nos jours menacent les sables. Protégée par une muraille de 15 m. de hauteur, elle n'était accessible que par deux portes. Elle devait servir de refuge à toute la population d'alentour en cas d'invasion, comme nos châteaux-forts du Moyen Age. Il semble que le royaume de Ma'in ne se soit jamais risqué à l'offensive, et soit resté sur la défensive constamment, ce qui ne l'empêcha pas d'être conquis par le plus jeune royaume de Saba.

Jusqu'ici on n'a trouvé aucune trace de la reine de Saba, aucune inscription ne parle d'elle. Les Arabes la nomment *Balkis*, mais Balkis reste introuvable ! Son nom ne se lit pas dans la liste chronologique des rois-prêtres de Saba. On ne doute pas cependant qu'elle régna sur une région recouverte de sables, au nord-est du Yémen. On montre là les colonnes d'un temple détruit appelé *Haram Balkio* — le *Trône des Balkis*. Le royaume de Balkis, pense-t-on, s'étendait au nord de cette région du Yémen, et elle y résidait peut-être, mais ce royaume très opulent enjambait le Bal-el-Mandeb et occupait un territoire africain, où elle régnait sous le nom de *Makeda* et non plus de *Balkis*. Ce serait vers 950 av. J.-C. qu'elle aurait fait le voyage de Jérusalem pour y voir Salomon. Et de même que le royaume palestinien avait atteint, sous Salomon, l'apogée de sa richesse et de sa gloire, de même le royaume de Saba était alors au comble de sa prospérité, grâce surtout au prodigieux barrage de Mareb, la capitale, qui fut détruit au VIe siècle de notre ère, et dont les auteurs arabes ont souvent célébré la magnificence. Cet ouvrage étonnant captait les eaux de la rivière Abada, et par lui « les eaux fougueuses des orages brisaient leur élan et restaient prisonnières en un lac profond. » On se demande, si, après 15 siècles d'éclipse totale ou presque, ce pays va pouvoir, avec les méthodes modernes, reprendre sa richesse d'autrefois. Aurons-nous de nouveau une « Arabie heureuse » ?

VIII

Jeanne d'Arc vue par un Anglais

C'est toujours un plaisir de voir les Anglais rendre hommage à cette petite sainte qu'ils ont brûlée, il y a 500 ans. Ils le font du reste avec cette loyauté, cette vigueur sobre et précise, qui caractérisent ce qu'ils appellent le *fair-play* ; le *franc-jeu*. C'est ce que l'on peut constater et admirer dans l'article intitulé *Sainte Jeanne d'Arc*, par Milton Waldman dans le *Month* de décembre 1954.

« Il n'est pas commun, écrit-il, pour l'Eglise de canoniser un militaire. Encore moins est-ce sa pratique de canoniser un militaire dont le premier objectif était d'assurer la victoire d'une nation chrétienne sur une autre. Moins commun que tout le reste pour elle est d'élever sur les autels des personnes qui avaient été frappées de ses plus sévères sanctions. Ainsi, de même que les saints sont uniques parmi les humains, Jeanne d'Arc est unique parmi les saints, peut-on dire. »

Ce n'est pas que cette sainte n'ait été très contredite. Les mondains ont ricané qu'on ne l'avait canonisée que pour satisfaire l'orgueil national des Français. Les critiques ont voulu faire d'elle un pauvre mannequin pieux, manœuvré adroitement par des courtisans et des prêtres, en son siècle ; les sceptiques ont prétendu découvrir dans son langage une réprobation impitoyable de toute autorité organisée. Tout cela est enfantin et ne répond en rien à la réalité historique. C'est du reste contradictoire et ces vues se réfutent les unes les autres.

Ce qu'il y a de plus frappant, dans les documents qui nous renseignent sur elle, c'est que ce sont ses ennemis les plus acharnés, qui nous la font le mieux connaître. Il n'est rien resté du procès de Poitiers ; et du procès de réhabilitation, il ressort surtout que les habitants de son village la trouvaient assez ordinaire, en dehors de sa piété hors de pair. Elle faisait, à part cela, ce que toutes les jeunes filles du village faisaient : coudre, filer, conduire les bêtes aux champs, etc. Ses compagnons d'armes, au même procès, ont témoigné de sa vigueur, de sa sagesse, de son courage. Mais en somme, d'elle, ils ne nous apprennent que peu de chose.

Il en est tout autrement, comme le démontre longuement l'article de M. Waldman, des données du procès de Rouen. Là, elle se révèle tout entière, là elle domine de loin ses juges, qui cependant n'étaient ni des villageois ni des soudards, mais les hommes les plus éclairés du temps, des juristes retors, des théologiens subtils et même rusés. Mais ce qu'il faut remarquer par-dessus tout, c'est que tout le procès, directement ou indirectement a roulé sur ce que Jeanne appelait *ses Voix*. Et on a beau dire, c'est là quelque chose de rare dans l'histoire. Qu'une petite paysanne illettrée ait affronté ce grand nombre d'interrogatoires, cette liste interminable de questions chargées d'arrière-pensées complexes et pour elle impénétrables, qu'elle ait repoussé tous les assauts de cette science tenace et qui marchait vers un but fixé d'avance : la faire tomber dans le filet captieux de la suspicion d'hérésie, ou de sorcellerie, c'est cela qui confond tout observateur de bonne foi. On pourrait dire que c'est le plus grand miracle de cette carrière si brève de la Libératrice du pays. Ses victoires révèlent un génie stratégique inné qu'on est en droit et qu'on a le devoir d'admirer. Mais Jeanne a été plus étonnante dans sa prison, dans son procès, en face de ses geôliers et de ses juges, qu'en face des Anglais rangés en bataille ou enfermés dans les citadelles.

Et c'est toujours à ses Voix qu'il faut en revenir. Comme le dit l'article que nous analysons :

« Elles sont en un sens — et en vérité en plus d'un sens — le fait essentiel dans son histoire. Sans les Voix, il n'y aurait eu ni mission, ni condamnation, ni canonisation, ni de Jeanne en un mot. »

C'est par ses Voix qu'elle a quitté son pays natal, qu'elle s'est fait accueillir par le roi, qu'elle a convaincu les juges de Poitiers, qu'elle a délivré Orléans, qu'elle a vaincu à Patay, qu'elle a conquis les places de la Loire, qu'elle a marché sur Reims et fait couronner le roi. Et c'est sur ses Voix que ses juges ont choisi de l'examiner, de la pourchasser, de lui arracher des aveux, de la convaincre de crime contre la foi ou la morale chrétienne.

A tout elle a trouvé réponse, une réponse simple immédiate, loyale, courageuse, parfois cinglante e moqueuse. On lui demande — et c'est Cauchon lui-même — si S. Michel était habillé, quand il s montrait à ses yeux. Question perfide, scabreuse même ! Mais elle, paisiblement, et sur un ton ex quis d'à-propos et de malice, répond simplement « Croyez-vous que Dieu n'ait pas de quoi l'habil ler ? » Et c'est toujours ainsi. L'auteur de l'articl ne peut assez vanter cette clarté, cette netteté cette vigueur, cet esprit spontané et ce ton direct qui jamais ne se démentira au cours d'un lon procès de plusieurs mois, l'un des plus extraordi naires de l'histoire.

« Ce fut cependant, dit judicieusement notre au teur, à peine un procès au sens actuel. Aucun act d'accusation, aucun témoin convoqué, aucun avoca accordé... On ne dit jamais à Jeanne ce qu'avaient p être les enquêtes la concernant, ni le caractère de témoignages recueillis, s'ils venaient d'ennemis ou d personnages lunatiques... »

Tout se déroule en une sorte de duel entre ell et les juges armés du droit canonique dont ell ignore tout, et de la théologie qu'elle ne sait pa davantage. Et il s'agit, ne l'oublions jamais, d'un petite paysanne, qui ne sait ni A ni B, et qui tout uniment son bon sens de petite Française e de bonne petite chrétienne. Avec cela elle résist à tout et elle tient tête à tous. Et les juges son bien obligés, au terme des longs interrogatoires, d reconnaître qu'ils n'ont pas gagné grand'chose, qu'ils n'ont pas les moyens de la condamner juste ment, qu'il leur faut — pour gagner leur argen promis par les Anglais — recourir à une manœuvr suspecte.

On lui dépêche des « amis apparents », qui arr veront à lui faire renier, un instant, ses Voi puis on lui enlèvera ses habits de femme, on l fera surprendre en habits masculins, on la con damnera comme relapse. M. Milton Waldman es d'accord avec nous pour trouver qu'il n'y a rie de plus beau en histoire, après l'Evangile, qu cette jeune fille de 19 ans en face de ses juge rien de plus poignant que ce cri qui s'échappa d son bûcher : « *Jésus !* » avec la réplique d'u Anglais atterré : « *Nous avons brûlé une sainte !* Celui-là avait déjà canonisé la victime !

IX

Médecine nucléaire

Si la bombe H fait peur à tout le monde, existe déjà des emplois utiles et pacifiques de l'é nergie atomique. C'est ce que nous rappelle U Maraldi, dans un article intitulé « *On cherche da l'Atome de nouveaux moyens de guérison* », qu je trouve dans la revue italienne *Orizzonti* du novembre 1954.

Il paraît qu'à cette date l'Italie était travers par une équipe de savants américains, assistés d'ex perts d'autres pays, et dont le travail consistait faire des démonstrations, intelligibles à tous, de modes d'utilisation de l'énergie nucléaire en méd cine. Au surplus, on ne se privait pas d'indiqu les autres emplois pacifiques de ladite énergie. L public sait déjà en gros de quoi il s'agit en *méde cine nucléaire*. On est maintenant en mesure créer une quantité de substance radioactives art

ficielles. Et l'on se sert désormais de ces substances dans les cliniques et les hôpitaux. Ces substances sont d'ordinaire appelées des *isotopes*, parce qu'elles portent le nom d'un corps non radiant, mais qui, dans les circonstances où on l'emploie a été rendu radioactif, au moyen d'une pile atomique.

Entrons un peu plus dans les détails. Les *isotopes* sont des éléments possédant les mêmes propriétés chimiques que les corps dont ils portent le nom, mais avec une masse atomique différente. Exemple, l'isotope de l'hydrogène, appelé le *deuterium*, est capable, comme l'hydrogène pur, de se combiner avec de l'oxygène pour former de l'eau. Mais cette eau sera ce qu'on nomme de l'*eau lourde*. Or, les isotopes actuellement réalisés — et le nombre ne cesse de s'en augmenter — constituent un moyen puissant de recherche dans les études biologiques. On s'en sert soit pour étudier la distribution et l'assimilation des substances chimiques, dans l'organisme vivant — ce qu'on appelle : le *métabolisme* — soit pour réaliser des applications curatives.

On a pu étudier le mécanisme de l'emploi de ces isotopes au moyen de films scientifiques, qui ont mis en évidence l'utilité de ces nouveaux procédés de recherches. Le médecin peut désormais explorer le corps — la gorge, le thorax, l'abdomen, les membres antérieurs ou postérieurs — en tenant dans la main un appareil spécial enregistreur. Soudain, dans son examen, le médecin ressent un appel rythmé analogue à celui d'un métronome. Il se rend plus attentif, il écoute, il surveille. L'organe malade se révèle ainsi, alors que l'on était jusqu'ici réduit à un diagnostic difficile et souvent incertain. Et comment s'opère cet avertissement nouveau ? Prenons un exemple : par la bouche, ou au moyen d'une injection, on fait entrer dans le corps du patient ce qu'on peut appeler « un espion radioactif ». C'est un radio-élément artificiel, un de ces isotopes définis plus haut, choisi avec discernement et l'on observe la diffusion de cet élément dans les divers tissus en tâchant de déterminer la raison pour laquelle il se fixe en tel ou tel point. Pour savoir ce qu'il devient, on peut se borner à écouter, mais on peut aussi faire un examen photographique.

L'appareil classique ici est ce qu'on nomme « *le compteur de Geiger* », qui compte les particules ionisées dont il est traversé. Cet appareil est composé d'un cylindre métallique, fermé de deux plaques isolantes, et traversé d'un fil extrêmement fin de tungstène. Toute particule ionisée frappe ce fil et avec un amplificateur approprié fait entendre nettement un choc. Les isotopes introduits dans le corps sont donc facilement comptés par cet appareil et on peut suivre par lui leur circulation et leur action ionisante dans les diverses parties du corps. Le médecin reçoit par là de précieuses indications sur l'état intérieur des organes. Naturellement, il lui faut une expérience particulière pour interpréter ces indications et en déduire les moyens thérapeutiques nécessaires en chaque cas d'espèce. Ici encore, on peut prendre un exemple précis. On sait que la glande thyroïde est fréquemment affectée par le manque d'iode. C'est ainsi qu'on explique la maladie du goître. Eh bien ! une dose très petite de *radio-iode* a la propriété de se fixer dans la glande thyroïde, suivant une rapidité et une quantité qui varient selon les individus. En mesurant la radioactivité communiquée à la glande, au moyen du compteur Geiger, on peut savoir immédiatement quelle est la quantité de radio-iode qui s'est fixée en elle, après ingestion ou injection de l'élément en question. Au moyen d'un pantographe, on peut dresser la carte agrandie de la glande et de son fonctionnement. La radio-iode est donc employé pour explorer le corps thyroïdien. Mais ce qui est mieux encore, il est employé comme remède aux déficiences de ce corps.

Autre exemple : le radio-phosphore se fixe essentiellement dans les os, mais aussi dans la moelle et non moins dans les tumeurs à croissance rapide, ravageant les tissus. Il peut donc servir à détecter ces tumeurs, mais il se révèle également efficace dans certaines maladies du sang et il a donné de bons résultats en quelques cas de cancer, par exemple dans le cancer au sein.

On emploie aussi avec succès le radio-or, et le radio-fer, et d'autres isotopes analogues.

On se servait jadis, contre le cancer, du radium, mais on a tendance à lui substituer le cobalt 60 contenu dans une aiguille, un petit tube, une capsule, ou encore dans ce que nous avons appelé ici même, après les spécialistes, une « bombe au cobalt ».

Ces appareils sont maintenus à petite distance de la région du corps qui est ravagée par une tumeur. Le cobalt donne d'aussi bons résultats que le radium pur, mais il est bon marché, alors que le radium vaut environ 12 millions de francs le gramme !

Autre emploi encore des isotopes : le *sodium radioactif*, injecté dans une veine, parcourt le corps tout entier. Son parcours est contrôlable par le compteur Geiger. On peut, grâce à lui, examiner le bon fonctionnement de la circulation du sang et le fonctionnement du cœur. On peut déceler toute déficience et cela en deux ou trois minutes au plus.

Sans produire aucune douleur ni aucun trouble chez le malade — ce qui est le cas de tous ces isotopes — on pourra découvrir les tissus cancéreux, au moyen du *Radio-Phosphore* et cette détection, antérieure à toute autre révélation de la tumeur en formation, est d'une importance extrême, s'il est vrai que tout cancer connu à temps est guérissable.

Tout ce que nous venons de dire n'est qu'un aperçu extrêmement sommaire et imparfait des résultats déjà obtenus dans l'emploi de la médecine nucléaire. Il est évident que ce mode d'examen et ces méthodes thérapeutiques ont encore une immense carrière à parcourir, pour devenir tout à fait efficaces.

Mais c'est déjà beaucoup d'avoir ouvert une voie et nombreux sont déjà les savants qui s'y sont engagés. C'est peut-être la voie de l'avenir.

X

Les origines psychologiques du suicide

Dans l'excellente revue américaine : *Scientific American* de novembre 1954, je trouve entre autres articles intéressants, une étude de Don D. Jackson intitulée : *Suicide*. Et en sous-titre, cette indication frappante : « aux Etats-Unis, il cause 20 000 morts par an, soit 10 fois plus que la poliomyélite.

On va étudier ici ses facteurs psychologiques et sociaux, dans l'espoir d'y porter remède. »

Il est certain que le suicide n'est pas l'un des moindres fléaux de l'humanité. Le statisticien Louis Dublin estime à 310.000 ses victimes, chaque année. Et nul ne sait le nombre des tentatives de suicide. Rarement cependant on s'inquiète de rechercher les causes profondes de cette anomalie. Souvent on se borne à dire : désespoir causé par le chômage, par un déboire sentimental, par la crainte de la faillite, etc. S'il en est qui continuent — avec raison — à le considérer comme un péché, comme une désertion coupable et un attentat aux droits de Dieu maître de la vie et de la mort, un trop grand nombre d'hommes le considèrent comme normal, en certaines conjonctures, comme excusable et presque comme nécessaire.

En France, le suicide fut étudié, en 1897, dans un ouvrage classique de Durkheim. Sa conclusion était que le suicide a pour cause principale « le manque d'acceptation sympathique d'un individu par son groupe social ». Plus récemment, un disciple de Freud, Karl Abraham, a cru pouvoir assigner au suicide comme cause essentielle, la lutte désespérée d'un individu contre des désirs odieux que sa conscience lui reproche. Exemple : un fils conçoit contre sa mère des sentiments meurtriers. Il a horreur de lui-même. Il lutte et se sent coupable. Il s'accuse de crimes qu'il n'a commis qu'en pensée, et sans qu'il y ait de sa faute. S'il en vient à se suicider, c'est bien souvent un coup qu'il veut donner à l'être qu'il aime et déteste à la fois : sa mère.

C'est là un cas extrême, mais on peut le diversifier à l'infini. Et il reste que le suicide intervient le plus souvent, sinon toujours, au cours d'une crise de dépression mentale extraordinaire.

Les auteurs qui se sont occupés de la question, de notre temps, notamment Karl Menninger et Grégoire Zilborg, déclarent que les causes du suicide restent la plupart du temps impénétrables. Parler d'un « instinct de mort » est une phrase insignifiante. Les psychiatres n'ont pu étudier que des gens qui étaient poursuivis par cette obsession du suicide, ou qui avaient essayé de se suicider, mais les conclusions qu'ils tirent de leurs observations ne sont pas convergentes. En ce qui me concerne, j'ai connu plusieurs cas d'obsession de suicide qui venaient très clairement du surmenage intellectuel, mais qui étaient ressentis par le sujet non comme un *désir de suicide*, mais comme une *crainte* de ne pouvoir se retenir sur la pente du suicide. Un homme, épuisé de travail intellectuel, se trouve dans un train, en première classe. A un moment, il se voit seul dans son compartiment et même seul dans tout le wagon, alors l'idée lui vient qu'il est si fatigué qu'il a perdu tout contrôle de ses actes et qu'il ne pourra même pas s'empêcher d'ouvrir la portière et de se jeter dehors. Il en est tellement obsédé, qu'il se couche de tout son long sur la banquette, qu'il saisit à pleines mains, pour ne pas accomplir le geste fatal, dont il a horreur. Mais voici un arrêt dans une gare, une personne monte dans son compartiment. Il est délivré, il n'a plus peur, il retrouve le sourire et la certitude de la maîtrise de ses actes. Comment expliquer cette obsession ? Ce fut une crainte, et non un désir. Mais il est clair que cette crainte eût pu être fatale. Et cependant le personnage en question n'avait aucune raison de détester la vie. Il l'aimait et voulait vivre intensément, comme du reste il a fait depuis et fait encore, plus de quarante ans après cet épisode qui aurait pu être une catastrophe, et un scandale.

Mais l'un des cas les plus fréquents de suicide est celui du malade qui se sait incurable, qui souffre énormément et craint de ne pouvoir plus supporter son mal. Le suicide apparaît alors comme une solution radicale à une situation sans issue. Nulle autre pensée ne peut en préserver que celle de Dieu et de la responsabilité devant lui. Si, au moment du suicide, le désespéré savait — ce qui s'appelle savoir, c'est-à-dire avoir une foi réelle — qu'il va tomber entre les mains de Dieu, que par son acte ce Dieu est offensé, de deux choses l'une, ou il reculerait avec horreur devant le suicide, comme l'individu cité plus haut dans le train, ou bien si le suicide se perpétrait quand même, ce serait contre son gré, ce ne serait plus une faute, mais un malheur, un cas de folie passagère. On admet assez communément que ce genre de folie est ce qui rend compte le plus ordinairement du suicide. C'est pourquoi, avec un certificat médical à l'appui, les obsèques religieuses peuvent être accordées à un suicidé. On le regarde alors comme totalement ou suffisamment *irresponsable*. Et les plus récentes recommandations des autorités en la matière sont dans le sens qu'on vient de dire.

L'examen des statistiques nationales du suicide, dans les quatre pays suivants : Allemagne, France, Grande-Bretagne, Etats-Unis, entre 1910 et 1924, a fait ressortir le fait que les années de guerre ont été de loin les moins fécondes en suicides. On mourait sur les champs de bataille ; on se tuait beaucoup moins soi-même. L'année 1914 fut la plus basse en Allemagne et en France, comme en Angleterre. Aux Etats-Unis, la plus basse fut 1915. Après la guerre l'année 1922 marqua un sommet.

Un cas fréquent de suicide est celui qui résulte de la conviction que, par la mort, on va rejoindre un être aimé ! Il est probable que ces parents dénaturés, qui se suicident en entraînant dans la mort leurs enfants de tous âges, sont des gens qui aiment leurs enfants et croient ne pas s'en séparer en se donnant la mort à eux-mêmes en même temps qu'à eux. Certains suicidés ont concrétisé leur obsession en se suicidant sur la tombe de l'être aimé. On sait que ce fut le cas du général Boulanger. Il existe de ce chef ce qu'on peut appeler « un suicide anniversaire », c'est-à-dire perpétré pour l'anniversaire d'une mort regrettée. Un grand nombre de suicides — et d'homicides — provient du divorce. Un divorcé se persuade qu'il ne peut vivre sans la femme qui l'a quitté. Il la tue et se tue après elle. Ou bien, s'il ne peut l'atteindre, il en ressent un tel dépit qu'il se donne la mort. Même résultat dans le cas d'un amour rejeté. Un jeune homme tue la jeune fille qui lui refuse sa main. Ou s'il ne va pas jusqu'à la tuer, il se suicide, comme pour la frapper elle-même : « Elle verra bien que je l'aimais ! » Ou encore : « Elle ne pourra épouser personne autre, quand on saura que je me suis tué pour elle ! »

Une autre cause de suicide, c'est la ruine matérielle. Ne pouvoir plus tenir sa place dans la société, assurer le bonheur matériel de ceux qu'on

aime, voilà une raison fréquente de suicide. Ainsi, en Amérique, le crack financier de Wall-Street en 1929 amena une traînée frappante de suicides. Il y a par ailleurs des différences selon les sexes et les âges. Chez les hommes, il y a quatre fois plus de suicides après l'âge de 60 ans, qu'il n'y en a avant l'âge de 20 ans. Il y a beaucoup plus de tentatives de suicide chez les femmes que chez les hommes, mais il y a trois ou quatre fois plus de suicides effectifs chez les hommes que chez les femmes. Le taux est plus élevé chez les divorcés que chez les personnes mariées. Les travailleurs à faux-col se suicident plus aisément que les simples ouvriers ; les blancs, plus que les nègres ; les officiers plus que les simples soldats ; les citadins plus que les ruraux. En Amérique, il y a plus de suicides dans l'ouest que dans l'est et en 1900 San Francisco présenta le plus élevé pourcentage de suicides de tout l'univers. En Italie, on a remarqué que là où il y a le plus de meurtres, il y a moins de suicides, comme en Sicile, mais à l'inverse, le suicide est plus fréquent là où les homicides le sont moins, comme dans l'Italie du nord.

Terminons cette revue un peu chaotique, par l'observation suivante : la catholique Irlande est le pays où le suicide est le plus rare : 3 pour 100.000 habitants, par an. Et il est plus fréquent chez les protestants que chez les catholiques.

C'est aussi le pays ou la stabilité de la famille est la plus grande.

XI
Le Problème du calendrier

Nous avons, à une date récente, analysé des articles d'où il semblait ressortir que l'adoption d'un nouveau calendrier était imminente. On citait, en effet, la date du 1er janvier 1956, qui doit être un dimanche. Il nous est venu des renseignements qui semblent conclure à un ajournement probable, au moins pour quelques années, de cet événement. Il est bien entendu qu'ici nous ne prenons pas parti et ne pouvons le faire. Il s'agit d'une matière difficile, controversée, et où de multiples problèmes se posent. Nous nous renfermons donc dans notre besogne d'informateurs.

Rappelons que c'est l'Inde qui a soulevé le problème à l'O.N.U. Or, le gouvernement de l'Inde veut un calendrier nouveau, qui soit universel, mais qui ne soit ni occidental ni chrétien [3]. Il a donc adopté le projet connu — parmi des dizaines d'autres — sous le nom de *World Calendar* ou Calendrier universel, patronné par une société américaine bien fournie en dollars et qui a pour présidente la très active Miss Elisabeth Achelis. Ce projet fut présenté à l'O.N.U. en 1949, mais ne fut pas pris en considération, parce que le docteur Jean Nussbaum, secrétaire général de l'Association internationale pour la Défense de la Liberté religieuse, alla alors à Lake-Success, pour signifier l'opposition de tous ceux qui repoussent, au nom de la *régulière succession des semaines* l'idée des *jours intercalaires*, à savoir les Juifs, les Musulmans, les Adventistes, etc. Au Comité d'honneur de cette association se trouvent des personnages éminents tels que Mme Franklin Roosevelt, Paul Claudel, le prince de Broglie, Georges Duhamel, Edouard Herriot, etc.

Le docteur Nussbaum a renouvelé son veto, lors de la proposition de l'Inde. Il est clair que si l'O.N.U. s'était montrée favorable au projet de réforme du Calendrier, cette Association aurait jeté feu et flamme. Elle ne l'a pas fait, il y a donc des raisons de croire que le péril n'est pas imminent, à son point de vue. De fait, un homme très renseigné, l'abbé Chauve-Bertrand, qui a assisté à Genève aux discussions sur ce point, assure que la date de 1956, jugée trop rapprochée, est reportée au 1er janvier 1961. Mais cela ne veut pas dire que d'ici-là toutes les difficultés auront disparu !

La question est beaucoup plus complexe qu'on ne le croit généralement.

> « Une pareille réforme, m'écrit-on, réclame, dans toutes sortes de domaines, économiques, religieux et autres, une *période de préparatifs*, *d'adaptation*, etc., période qui doit s'étendre nécessairement sur un nombre d'années difficiles à préciser, mais en tout cas *considérable*. »

Et maintenant voici comment peut se formuler la position de l'Eglise catholique, à ce sujet, bien que, dans son sein, il y ait aussi des courants divers et même opposés :

— 1° L'Eglise ne prendra pas l'initiative d'une réforme quelconque. Elle n'a plus sur les divers Etats la haute influence qu'elle possédait encore au temps de la réforme grégorienne, en 1582. Son initiative risquerait de mettre en opposition des confessions opposées, comme du reste il arriva en 1582.

— 2° Si toutefois un organisme international, tel que l'O.N.U. prend une décision en la matière, l'Eglise ne pourrait certes pas être mise en demeure de l'accepter, mais il lui appartiendrait d'examiner la réforme, de l'accepter ou de la rejeter. Elle pourrait même avoir à jouer un rôle d'arbitrage. Sans son adhésion, aucune réforme ne sera valable. Avec son adhésion, elle aurait des chances sérieuses de se faire accepter de tous. D'autre part, il est des fêtes religieuses, sans même parler de celle de Pâques, qui sont aussi des fêtes civiles, telles que Noël, la Toussaint, l'Assomption, qui seraient nécessairement touchées par la réforme, et qui ne pourrait se faire sans l'assentiment de l'Eglise. Assurément, elle n'a pas d'objection *de principe* contre le « Calendrier universel », tel qu'il a été dressé, et tel que nous l'avons indiqué. Mais elle tient aussi à la *continuité de la semaine*. Elle n'acceptera donc la rupture de cette continuité par des *jours intercalaires*, que si cette rupture : *a*) est appuyée *d'arguments sérieux*, notamment s'il apparaît qu'il n'y a pas d'autre moyen de supprimer les inconvénients qu'on reproche au calendrier grégorien ; et *b*) si elle est acceptée *universellement*. Or, le Dr Nussbaum, cité plus haut, posséderait une solution de rechange, qu'il compte opposer à celle du Calendrier universel, au cas où l'O.N.U. pencherait vers elle.

Quelle est cette solution ?

Ce serait ce que ses auteurs nomment « *le Ca-*

[3] Devant cette étrange assertion, « il n'est pas sans intérêt de rappeler que ce projet avait été conçu par un prêtre catholique, Marc Mastrofini, et rendu public dans un livre édité à Rome en 1834. » Ainsi s'exprime le P. O'Connel, S. J., directeur de l'Observatoire du Vatican, dans l'*Osservatore Romano* (éd. franç. du 9 juillet 1954) cité dans l'*Ami* du 4 nov. 1954, p. 662.

lendrier des Semaines ». En voici l'économie essentielle d'après le principal inventeur. L'année courante comporte 52 semaines, soit 364 jours répartis en quatre trimestres, qui pourraient être ainsi composés : 2 mois de 4 semaines, et un mois de 5 semaines, ou mois majeur. Mais on aura de la sorte *un excédent*, à savoir 1 jour les années ordinaires, et 2 jours les années bissextiles, à résorber. Ces jours excédentaires seront réservés pour former une *semaine complémentaire*, tout comme on épargne actuellement les 6 heures des années ordinaires, pour faire, tous les quatre ans, une année bissextile. Cette semaine complémentaire serait placée fin novembre, et on aurait ainsi, tous les 5 ans, au lieu d'une année bissextile, une année de 371 jours, au lieu de 364. Les deux derniers mois de cette année-là seraient des mois majeurs, de 35 jours.

Comme dans l'autre projet, tous les mois commenceraient par un dimanche ; de plus, la continuité des semaines ne serait pas brisée ; — la présence d'un mois majeur en plus serait conforme au fait de l'existence de quatre mois majeurs, en année ordinaire.

Les auteurs de ce système ont prévu des combinaisons permettant de placer les années majeures régulièrement tous les cinq ans, à l'exception de 9 années sur 400 ans. Il serait facile de s'arranger pour que toutes les années dont le chiffre est divisible par 5 soient — sauf exceptions peu nombreuses et naturellement prévisibles — des années majeures, ce qui mettrait à la portée de tous cette répartition. Pour les paiements mensuels, rien ne serait plus aisé : un mois majeur serait payé 25 % de plus qu'un mois de 28 jours.

La meilleure date pour Pâques serait celle du 8 avril, prise une fois pour toutes. C'est la moyenne des écarts actuels de Pâques, car ce 8 avril correspondrait au 9 avril actuel, que beaucoup d'historiens estiment avoir été réellement le jour de la résurrection du Sauveur. C'est aussi la date qui entraîne le moins de complications pour l'année liturgique.

Le mois de décembre aurait un Avent complet, car il commencerait toujours au 1er décembre, et Noël tomberait toujours un dimanche, qui serait le 29 décembre, ce mois ayant 35 jours, et le 1er janvier tombant toujours un dimanche. Les dimanches après l'Epiphanie seraient régulièrement au nombre de 4, et les 5e et 6e seraient toujours après la Pentecôte. Ces dimanches seraient, aux années communes, de 25, et de 26, les années majeures.

Il restera cependant une répartition des fêtes des saints à faire, car tous les premiers du mois seront des dimanches et de ce fait, certains saints n'auraient plus jamais de fêtes. Mais le fait que l'incidence des dimanches serait toujours la même rendrait relativement commode une répartition *ne varietur* des fêtes du sanctoral.

Redisons bien que nous ne faisons ici que l'office de rapporteur. Le désir respectable d'assurer la *continuité de la semaine* (celle-ci étant déterminé par les phases de la lune dont le cycle complet correspond approximativement à la durée d'un mois de 28 jours), système dont l'antiquité est vénérable et se trouve lié à des traditions religieuses, prévaudra-t-il sur une division en *mois et trimestres sensiblement égaux* (division qui correspond aux quatre saisons déterminées par le cycle solaire de la succession des équinoxes et des solstices), système universellement adopté pour *la datation des faits historiques*, des « états civils » des humains et de toutes les comptabilités économiques et financières ? Ou bien, faute d'entente internationale, verra-t-on se perpétuer pendant quelque temps encore notre calendrier actuel ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

L. Cristiani.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Sur une condition à la consécration !...

Q. — Que penser de la manière d'agir d'un prêtre qui dirait : « Quand je consacre le pain d'autel, je formule l'intention de ne consacrer que lui seul et de ne pas consacrer les parcelles qui se trouvent sur le corporal, ni celles qui se détachent ou se détacheront par la suite de la Sainte Hostie consacrée. »

R. — L'intention du prêtre qui consacre ne peut porter que sur un objet dépendant de cette intention, à savoir le pain que le prêtre tient entre ses doigts ou qui est renfermé dans le ciboire. Cette intention peut-elle *faire* que des parcelles se séparent ou ne se séparent pas de ces hosties à consacrer ? Non ! certes. La manière d'agir qu'on soumet à notre appréciation est donc entachée d'une nullité radicale. Qu'à la rigueur le prêtre élimine de son intention consécratoire les parcelles *déjà séparées* sur le corporal, on pourrait à la rigueur le concéder ; mais une telle élimination ne peut concerner les parcelles *qui pourraient* se détacher ou *se détacheront* en fait (cela, en effet, est indépendant de toute intention du prêtre consacrant).

Autre observation d'une importance capitale. Si un autre prêtre a célébré avant lui, sans avoir cette intention saugrenue et que des parcelles, détachées de l'hostie consacrée par ce prêtre soient demeurées sur le corporal, elles sont bel et bien consacrées et notre célébrant à intention éliminatoire doit les considérer comme telles, c'est-à-dire les traiter avec tout le respect qu'on doit au corps eucharistié du Sauveur.

Voici d'ailleurs une prescription du missel, qui éclairera notre solution : *De defectibus in celebratione missarum occurrentibus*. X. *De defectibus in Ministerio ipso occurrentibus*, n. 15 : *Si Hostia consecrata vel* ALIQUA EJUS PARTICULA *dilabatur in terram, reverenter accipiatur et locus ubi cecidit, mundetur et aliquantulum abradatur, et pulvis seu abrasio hujusmodi in sacrarium immittatur. Si ceciderit extra Corporale in mappam, seu alio quovis modo in aliquod linteum, mappa vel linteum hujusmodi diligenter lavetur, et lotio ipsa in sacrarium effundatur.*

Mais nous serons plus explicite avec l'*Instruction de la S. C. de la Discipline des Sacrements*, en date du 26 mars 1929. Nous avons sous les yeux le texte latin de ce document : nous en tradui-

ons, pour nos lecteurs, les passages concernant la uestion posée :

§ II. — Dans l'administration de la Sainte Euchaistie, ce n'est pas un moindre soin qu'il faut apporter our empêcher que périsse les fragments (ou parcelles) es hosties consacrées, puisqu'en chacun d'eux le corps u Christ existe intégralement. Il faut donc apporter plus grand soin pour que ces fragments ne puissent détacher facilement des hosties et tomber à terre, ù, horrible chose à dire, mêlés aux poussières, ils raient foulés aux pieds.

. . . .

De crainte que ces fragments ne tombent à terre haque fois que le prêtre présente aux fidèles le corps u Christ..., très prudemment, au milieu du siècle derier, a été introduite l'habitude de placer sous le menn du communiant un plateau en métal.

Ces considérations une fois faites, la Sacrée Congrégation a promulgué les prescriptions suivantes, ont l'application est confiée aux Ordinaires des eux.

. . . .

5. Pour la distribution de la Sainte Communion aux dèles, en plus de la nappe de couleur blanche, étene, selon les prescriptions du Missel, du Rituel et Cérémonial des Evêques, devant les communiants, faudra se servir d'un plateau (*patina*), en argent ou métal doré, sans aucune sculpture intérieure, qui vra être tenu par les communiants eux-mêmes sous r menton. Il faut excepter le cas où la sainte Euaristie est distribuée par l'Evêque ou par un Prélat ficiant pontificalement, ou encore à la messe solenlle, un prêtre assistant ou un diacre tenant la patène *itenam*) sous le menton des communiants.

6. Les fidèles seront avertis expressément, quand ils acent le plateau sous leur menton, et qu'ils le redonnt ensuite au prêtre ou le passent à un autre fidèle, 'il ne faut pas le pencher ou le renverser de peur e, si quelques framents s'y trouvent, ceux-ci ne toment ou ne soient perdus.

7. Quant aux fragments qui, après la communion des èles, pourraient encore se trouver sur le plateau, rès la distribution de la communion au cours de la sse, le prêtre les recueillera avec soin dans le calice se servant de son doigt. Si la communion est done en dehors de la messe, le prêtre purifiera le plau dans le ciboire.

La pratique imposée par la Sacrée Congrégation claire et suppose qu'on ne peut, sans s'exposer commettre un sacrilège, accepter la manière de re soumise à notre appréciation. Ce sacrilège ait en réalité commis, si, au lieu de purifier le teau comme le demande la S. C. de la Discine de Sacrements, le prêtre se permettait de tre le plateau sur le bord de l'autel. Un tel ste serait tout simplement scandaleux et devrait e signalé à l'Ordinaire. A. M.

«AMI DU CLERGÉ» ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

olphe E. JENSEN. — **Mythes et Cultes chez es peuples primitifs.** Traduction de Metzger et offinet. In-8 de 381 p. — Paris, Payot, 1954.

Dans la « *Bibliothèque scientifique* » des Editions yot, viennent de paraître *Mythes et Cultes chez les Peuples Primitifs* par Adolphe Jensen, professeur à l'Université de Francfort-sur-le-Main.

Dans cet ouvrage l'éminent directeur de l'Institut Frobenius aborde tous les grands problèmes de l'Histoire des Religions : le monothéisme primitif, les divinités du type *déma* (qu'on pourrait appeler d'un nom plus facile à comprendre, les divinités démiurges), le héros civilisateur, le Seigneur des fauves, le totémisme, la mort rituelle, le sacrifice sanglant, la magie, le culte, le chamanisme, les mânes, les esprits, l'animisme, le culte des ancêtres, etc. C'est dire que le livre constitue, en fait, une introduction générale à l'Histoire des Religions.

Il marque un remarquable progrès sur les ouvrages qui paraissaient il y a vingt ou trente ans. Il apporte la preuve que nombre de théories régnantes se basaient sur une prétendue faiblesse des facultés spirituelles de l'homme primitif. Cette faiblesse n'est qu'une simple hypothèse et le fait que ce primitif, dans une nature foncièrement hostile, a réussi à se maintenir et à prospérer, est la preuve du contraire. Il rend un hommage mérité aux travaux de l'Ecole de Vienne, c'est-à-dire au R. P. W. Schmidt et à ses disciples. Dès lors les formes religieuses des primitifs apparaissent sous un jour tout à fait nouveau et l'homme de l'époque originelle se dresse devant vous comme un être doué de raison, semblable à nous en toutes choses. Dans la même mesure que nous, mais sans avoir les mêmes moyens, il cherchait à comprendre le monde et à l'utiliser.

Est-ce à dire que l'on doive accepter les yeux fermés toutes les conclusions du professeur Jensen ?

A l'exemple de trop nombreux savants qui s'enferment dans leur spécialité, on a l'impression que l'écrivain n'a pas de l'humanité une vue suffisamment large. Si l'homme, comme le soutiennent à juste titre tous les préhistoriens, remonte à cinq ou six cent mille ans, toutes les déviations religieuses ont le temps de se produire. Elles auront pour cause les passions humaines, l'influence de certaines personnalités puissantes en mal, le genre de vie, le stade culturel où l'homme s'est arrêté et qui nécessairement influe sur sa mentalité.

A propos des premiers hommes, on nous parle des « primitifs » actuels. Mais qu'entend-t-on par là ? Nous n'atteignons pas le véritable et authentique primitif archaïque. Comme objet possible de nos études nous n'avons que des peuples arrêtés dans leur développement à un stade culturel plus ou moins proche ou plus ou moins éloigné de l'origine. Le P. Schmidt a eu raison dans ses tentatives de classement chronologique. Le Pygmée de la Forêt équatoriale n'est pas un sauvage et ceux qui l'ont vu de près vantent ses vertus et une adaptation presque parfaite à son habitat. L'indigène des sources de l'Orénoque, rongé par les maladies, est écrasé par une nature exubérante ; il se survit péniblement à lui-même, et représente une régression. Il est impossible de le comparer à l'indigène australien des déserts nord-est du continent. Celui-ci n'avance plus, mais c'est parce qu'une initiation qui dure de cinq à sept ans, l'arrête définitivement et enfonce sa personnalité dans un esprit et dans une vie prélogiques dont il est impossible de le sortir.

Il ne faut donc pas s'étonner si la notion d'un Dieu primitif, souverain maître et seigneur de toutes choses n'apparaîtra presque jamais dans la pleine lumière d'un monothéisme pur. L'image primitive est si loin qu'elle demeure presque toujours à demi effacée. Il arrivera même parfois qu'elle aura disparu. Seuls les savants sauront en découvrir des traces. Il a fallu M. Drioton pour reconnaître le monothéisme des hautes classes égyptiennes. Le P. Gusinde devra se faire agréger à une tribu mourante des Fuégiens pour découvrir chez eux un grand Dieu créateur.

On a reproché au P. Schmidt de recourir pour expliquer ce Grand Dieu à la révélation primitive. C'est à tort, parce que rien n'empêche que l'enseignement

de cette révélation première ait pu persister dans la race de Seth, « les fils de Dieu » et soit ainsi passé de générations en générations.

Mais rien n'empêche non plus qu'au cours des temps une révélation particulière ait pu être faite d'un « sacré », personnel, intelligent et volontaire, autrement dit d'un Dieu personnel.

Lorsque saint Thomas parle d'un prédicateur que Dieu enverrait à une âme de bonne volonté plutôt que de permettre qu'elle se perde — car personne n'est exclu de la volonté salvifique universelle — il est bien clair qu'aucun mode de révélation n'est exclu. Les théologiens ajouteront que cette révélation n'est pas seulement un sentiment du sacré, mais une connaissance plus ou moins confuse de Dieu et de ses rapports avec les hommes.

Du fait qu'il est un être humain, l'homme possède en lui les premiers principes et, parmi eux, le principe de causalité. En face d'un phénomène grandiose, l'homme, qui est lui-même une cause, conclut à un opérateur en grand. Des exemples historiques sont là pour montrer qu'à ce phénomène qui le frappe par sa grandeur, sa souveraineté, l'homme, même moderne, attribue une intelligence, une volonté, une personnalité, devant laquelle il ne peut que s'incliner. *Tremendum et numinosum*, dirait Otto ; *Inardesco* et *inhorresco*, dit mieux saint Augustin dans ses « *Confessions* ».

Puisque l'homme, aussi primitif que vous le vouliez, a l'idée d'un « sacré » personnel, autrement dit du divin, de Dieu, il est prêt pour une révélation. Et qui oserait dire qu'au cours des siècles innombrables, cette révélation, cet « envoi d'un prédicateur » à telle ou telle personnalité mieux disposée, à telle âme qui devait être sauvée, dans telle circonstance où il fallait opérer un redressement, ne s'est pas produite ? Il y a eu saint Paul, mais il y a eu aussi Garcia Morente, cet homme politique espagnol, philosophe agnostique auquel le Christ s'est manifesté dans la nuit du 29 au 30 avril 1937 et dont il a fait plus tard un prêtre éminent [1]. M. Jensen cite quelques cas semblables. Ils sont la preuve que les historiens des religions devront dorénavant tenir compte du fait religieux, en tant que religieux, et primitif. Tout ceci, M. Jensen le sent, mais l'on n'a pas conscience qu'il l'ait pleinement réalisé et qu'il l'ait fait suffisamment ressortir.

Pendant longtemps le mythe a été traité de fable et de fiction puérile. Les savants d'aujourd'hui, dans leur majorité, reconnaissent au contraire en lui un substrat historique réel, mais doublé souvent d'un symbole destiné à faire saisir à l'esprit des choses inaccessibles au raisonnement logique, ou encore à illustrer une doctrine religieuse. L'auteur a donc raison lorsqu'il soutient que le mythe n'en dit pas moins que les affirmations historiques. Il y ajoute seulement des élément affectifs qui mettent l'homme en contact direct avec les multiples interdépendances qui se manifestent dans un univers à un stade culturel déterminé.

M. Jensen a également raison dans sa critique de Preuss. Celui-ci soutient que la magie est à l'origine de toute religion. Le professeur de Francfort remarque que, en fait, religion et magie sont placées en face l'une de l'autre en tant qu'expression de la vie humaine, apparentées certes, mais nettement distinctes et ne découlant pas l'une de l'autre. Pourtant cette affirmation ne va pas au fond des choses. L'essence de la religion consiste dans une attitude humble de l'homme en présence de la divinité. L'homme se sent dépend[ant] vis-à-vis de Dieu. La magie au contraire se place à l'extrême opposé, puisqu'elle prétend exercer une [ac]tion *contraignante* sur le surnaturel et le divin. [Elle] se met au-dessus de la divinité. Il en est de l'hom[me] religieux et du magicien comme des enfants arri[vés] à l'âge de raison et qui doivent choisir leur voie en[tre] le bien et le mal. Pour l'un d'eux le concept de loi naturelle conduit naturellement à Dieu, résumé toutes les aspirations vers le bien. Tel autre, au c[on]traire, fait de lui-même la fin de sa propre activité [hu]maine. Il a la liberté physique de répudier une loi [de] sa nature. Il prétend avoir la liberté morale de fa[ire] uniquement ce qui lui plaît. Tous les deux, le magic[ien] et l'enfant mauvais se mettent en dehors du p[lan] religieux.

On pourra sans doute estimer également que, d'u[ne] façon générale, il aurait fallu tenir davantage com[pte] des stades culturels. Le stade de la petite culture [ma]triarcale par exemple nous semble marquer une dé[via]tion très nette dans l'évolution de la religion. Ch[as]seurs et pêcheurs pouvaient encore se rapprocher ; [la] prépondérance sociale et économique de la fem[me] amène une régression religieuse, un abaissement d[e] l'idée du surnaturel, son envahissement par toutes [les] superstitions possibles. On ne peut donc inférer de [la] présence d'une pratique au stade matriarcal à un s[ens] identique de cette même pratique dans le stade [par] exemple de la simple cueillette. Nous sommes en d[es] régions différentes où les mots, les mythes, les p[ra]tiques cultuelles demandent une interprétation di[ffé]rente.

En somme, le livre du professeur Jensen consti[tue] un progrès considérable sur nombre de travaux qui l'[ont] précédé. Il est abondamment documenté ; il fai[t à] l'ethnologie sa juste part ; des observations et [des] interprétations personnelles ouvrent parfois des persp[ec]tives insoupçonnées sur l'intelligence de l'homme [au] stade archaïque. Il intéressera non seulement l'eth[no]logue et l'historien des religions, mais le philoso[phe] et le théologien.

Albert VINCENT.

A.-G. MARTIMORT. — En Mémoire de Moi. In-12 de 272 p. — Paris, Ed. de l'Ecole, 195[4].

Ce volume fait partie de la collection d' « Ensei[gne]ment religieux du Secondaire », dirigée par M. le c[ha]noine Boyer. Il est destiné à la classe de 4e et a p[our] objet « la prière de l'Eglise et ses sacrements ». C[om]me les autres volumes de la collection, il est impr[imé] avec clarté, illustré, et comporte des résumés, des [su]jets de travaux pratiques et des lectures choisies. [Les] 24 chapitres qui s'y succèdent étudient chacun des [sa]crements en les insérant dans la vie liturgique [de] l'Eglise et en montrant leur rôle sanctificateur. L'[es]sentiel est dit avec sûreté de doctrine et recours à [la] Bible et à l'histoire quand il y a lieu. On y recon[naît] la marque du Directeur du C. P. L. Aussi tout [en] étant, nous semble-t-il, très accessible aux adolesc[ents] il sera avantageusement conseillé aux adultes, et pourra même faire la matière d'une série d'instruct[ions] dominicales.

---

[1] La narration de ce fait par Garcia Morente lui-même a été publiée après sa mort par Mme Mahn-Lot dans *Dieu Vivant*, n. 25, p. 67-97.

J'ai eu personnellement connaissance d'un fait semblable au cours de mon séjour en Orient, ayant été oblige de faire cent cinquante kilomètres à cheval pour aller administrer le baptême à un pauvre bédouin musulman qui se mourrait et qui m'avait fait dire d'accourir près de lui. Je l'avais vu une seule fois et ne lui avais pas parlé de religion.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 februarii 1955

G. MICHEL, *vic. g[en.]*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Cl[ergé]*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)